

30 JOURS
de plus pour te détester

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : 30 jours de plus pour te détester / Catherine Bourgault

Autre titre : Trente jours de plus pour te détester

Nom : Bourgault, Catherine, 1981- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220032548 | ISBN 9782898040535

Classification : LCC PS8603.O9468 T74 2023 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les éditions JCL

Photo de la couverture : Wavebreakmedia / iStock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | 

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairiequebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CATHERINE
BOURGAULT

30 JOURS
de plus pour te détester

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

30 jours pour te détester, 2022

L'appart des amours perdus, 2020

L'appart de ma nouvelle vie, 2019

Je t'aime... Moi non plus

1. *Illusions*, 2017
2. *Tourments*, 2018
3. *Résilience*, 2018

À Serena

Léa

On dit toujours que le cœur meurt en dernier, mais c'est faux. Le mien s'est arrêté il y a longtemps, et pourtant, je respire encore. Je marche. Je parle. J'arrive à sourire aussi. Comme en ce moment. Mon ancien prof d'impro au cégep serait fier de moi, je suis en train de jouer la performance de ma vie.

Je me penche à la hauteur de James.

— Je t'appelle ce soir.

Son regard inanimé me tue encore un peu plus. Les progrès de la médecine ramènent les gens de loin, mais à quel prix? Comment peut-on se vanter de sauver des patients si c'est pour leur offrir un quotidien de merde avec des séquelles permanentes? Quelqu'un pense à l'entourage dans tout ça? James est vivant, ça oui, mais le gars que j'ai connu avant l'accident est mort.

Je vérifie que sa canne est accessible, je le rassure avec une brève accolade et un baiser sur le front... Je dois sortir d'ici et vite. Je suis vidée. Vidée d'énergie. De patience. D'empathie. De courage.

Je marche d'un pas rapide dans le couloir tout en jetant des regards par-dessus mon épaule, comme si j'étais poursuivie. En fait, c'est un peu ça. Il me faut fuir avant qu'une infirmière m'interpelle pour m'expliquer «encore un petit détail». Avant qu'un médecin me demande de signer un énième formulaire. Je fais que ça depuis l'admission de James, ce matin.

Le gars à l'entretien cesse de pousser son chariot et me laisse passer. Je le remercie d'un hochement de tête. Une fille retient l'ascenseur avec son avant-bras, ce qui me permet de m'y faufiler sans penser à me sauver en sautant par une fenêtre. J'ai passé tellement de temps dans les hôpitaux dans la dernière année que mes sens sont à vif. Les odeurs réveillent les souvenirs. Les bruits aussi. Je ne tolère plus le son des machines. Les murmures du personnel soignant. La senteur du désinfectant. Même la vue de l'homme chauve et blême dans le coin de l'ascenseur m'est insupportable.

Je sais que les gens hospitalisés pendant une longue période sont eux aussi marqués à tout jamais par ce genre de détails, mais on oublie parfois combien l'épreuve est bouleversante pour leurs proches. Tristesse. Incompréhension. Colère. Désespoir. Espoir. Tu te nourris aux machines distributrices, tu dors assis sur une chaise droite... Tu essaies de décoder le langage médical. De lire entre les lignes des belles grandes phrases pour te faire une idée de ce qui t'attend après. Pis tu te rends compte que le «après» est pire que ce que tu avais imaginé.

Dès que les portes s'ouvrent, je me précipite hors de la cabine en jouant du coude. Je m'excuse à la dame dont je

viens d'écraser les orteils nus dans ses sandales pendant que je fonce vers la sortie. Et je cours à travers le stationnement. Je m'éloigne de cet endroit de malheur. De James.

Surtout de James.

Adossée au poteau d'un feu de circulation, je reprends mon souffle. Une femme dans la quarantaine me regarde de travers en étirant son bras pour appuyer sur le bouton du passage piéton, près de mon épaule. Elle recule et sort son téléphone pour passer le temps. Parce qu'on est rendu là, incapable d'attendre cinq minutes à un feu rouge sans regarder nos messages. On préfère baisser les yeux sur notre écran plutôt que demander : « Comment ça va ? » D'un coup que l'autre répondrait que ça va mal, et qu'on serait pogné pour discuter. Cette femme voit que je ne vais pas bien, elle me lance des regards furtifs. Elle se questionne. Peut-être que je la dérange. Elle choisit quand même de m'ignorer malgré les larmes qui roulent sur mes joues.

Je m'éloigne à reculons en levant mes pouces :

— Pas d'inquiétude, continuez de regarder des vidéos stupides sur TikTok. C'est super ! Il y a pas de problème.

Il n'y a plus de doute dans ses pupilles, elle ne veut pas me parler, et prie pour que la lumière pour piétons s'allume. Je secoue la tête, puis essuie mes larmes en choisissant une direction au hasard. J'ai trente jours à errer sans but en ville, aussi bien commencer à explorer les environs maintenant.

Septembre est anormalement chaud, je sue dans ma veste. À moins que ce soit ma course pour sortir de l'hôpital. Je l'enlève et l'attache à ma taille avant de plonger une main dans mon sac pour trouver un élastique et me faire un

chignon. *Merde, je les ai oubliés sur le comptoir de la salle de bain avant de partir.* Le vent ramène sans arrêt mes cheveux devant mon visage, mais plus j'avance, mieux je me sens.

Le cas de James intrigue les spécialistes. Il revient d'un long coma de six mois après un grave accident. Un camion de livraison l'a heurté de plein fouet. J'étais certaine qu'il était mort lorsque je l'ai vu étendu sur le sol dans une mare de sang, le corps désarticulé. Au fond, c'est moi qui suis morte, ce jour-là. Ma vie s'est arrêtée. J'allais obtenir mon diplôme en enseignement du primaire. J'ai tout lâché à Rimouski pour être présente pour James à Québec. Chaque journée était identique à la précédente, c'est-à-dire qu'elle pouvait se résumer à une chose : le regarder dormir. Jusqu'au jour où il a ouvert les yeux. En quelques semaines seulement, ses progrès ont été impressionnantes. Assez pour qu'on souhaite l'étudier au Centre de recherche de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal. Un mois de tests et d'évaluations par des étudiants au doctorat et des chercheurs en trauma.

On me répète que sa réhabilitation va au-delà des attentes. Ben coudonc, les spécialistes doivent savoir de quoi ils parlent. De mon côté, je trouve ça lourd en masse, alors je n'aurais pas voulu connaître la situation inverse ! OK, c'est vrai qu'il va mieux. Je m'attendais à le pousser plus longtemps en fauteuil roulant, mais il a tout de même besoin d'accompagnement pour tout. Retrouver la force musculaire nécessaire pour marcher après un coma peut prendre plusieurs mois. Il arrive que la personne ne récupère jamais toutes ses capacités !

Je devrais me réjouir que James se déplace déjà à l'aide d'une canne. Parler, manger, aller à la toilette... Ce sont toutes des choses qu'il a dû réapprendre à faire. Là où il

n'y a pas encore eu de miracle, c'est sur le plan psychique. Je ne le reconnaiss plus, et ça a été un choc. Sa personnalité a changé! On m'avait prévenue que c'était une possibilité, mais je n'étais pas préparée à cette nouvelle réalité. James ne s'adresse plus à moi de la même façon. Il n'utilise plus le même vocabulaire. Il est souvent impatient, et parfois agressif. Je suis compréhensive, ce n'est pas sa faute, mais malgré mes efforts, j'ai du mal à m'adapter.

Je manque mettre le pied sur la main d'un homme. Il est assis par terre, le dos appuyé contre une poubelle, le regard dans le vague. Des mèches frisées dépassent de son chapeau, sa barbe est longue et emmêlée. Oh! Je le reconnais, c'est Barbu! Je me rends compte que j'ai marché plusieurs kilomètres. Je suis rendue au centre-ville... La dernière fois que je me suis retrouvée ici, c'était en plein mois de juillet, mais j'ai l'impression que c'était hier. Je m'accroupis et tapote la tête du chien couché à côté de l'itinérant. Il a beaucoup grandi depuis cet été! Je fouille dans mon sac pour trouver un peu d'argent. J'ai seulement quelques pièces de monnaie que je gardais pour la machine à café de l'hôpital. Je les dépose dans le pot de plastique aux pieds de l'homme.

— Merci.

— De rien! dis-je en me relevant. Fais attention à toi.

Je me demande si je m'habituerais à vivre ici. Je pense que je me lierais d'amitié avec tous les sans-abri comme Barbu et je voudrais tous les emmener chez moi!

— Si tu cherches Adam, marmonne-t-il, il est sur une terrasse, un peu plus bas.

Le bruit de l'hélicoptère qui approche me fait douter. Ai-je bien entendu? Mon cœur s'est retourné sur lui-même. Adam serait à quelques mètres? À l'intérieur de mon corps, c'est la tempête. Ma vision se brouille. Mon estomac se tord. Je devrais faire demi-tour, revenir sagement sur mes pas jusqu'à l'hôpital pour m'assurer que tout se passe bien pour James. Pourtant, je souris à l'itinérant et je poursuis mon chemin sur la rue. Je n'ai pas l'intention de parler à Adam. Non, je veux seulement l'apercevoir de loin.

J'en ai besoin.